

vérité. Reçu par Louis-Napoléon, il fit un premier discours, puis un second, puis un troisième; c'était très-bien pensé et très-bien dit. Les trois discours ne lui valurent qu'une réponse, trois fois la même, en ce peu de mots: *Il faut qu'un pays soit gouverné.* Ces six mots sont le fond de la politique de l'empereur.

Les deux hommes étant deux journalistes, on pourrait me répondre qu'il était naturel qu'envers eux l'empereur ne se mit pas trop en frais; je vais citer maintenant M. Molé et un de ses collègues que je ne nommerai pas, parce qu'il figure encore au premier plan de la scène politique. Ils faisaient au président de nombreuses visites, dans l'intention de l'endoctriner dans son intérêt et pour le bonheur de la France. L'un et l'autre étaient convaincus que le président ne savait autre chose que ce qu'ils lui avaient appris. Si, par hasard, il proférait quelques paroles, ils y trouvaient une intelligence désespérante; ils s'arrêtèrent à la pensée qu'ils n'en feraient jamais rien.

Un jour, ils se communiquèrent leur sentiment; c'était chez M. Molé, et M. Drouyn de Lhuys était présent. M. Drouyn de Lhuys avait été déjà le ministre des affaires étrangères de Louis-Napoléon. Les deux hommes d'Etat, traitant des sujets de diplomatie et exposant leur système, déploraient l'obstacle qu'ils trouvaient de la part du président pour le faire prévaloir. M. Drouyn de Lhuys défendait le président et réfutait les opinions de M. Molé et de son collègue. Son embarras était grand. Il avait témoigné toute sa vie à M. Molé un profond respect et commencé sa carrière diplomatique sous les auspices de l'autre homme d'Etat. Plus on traitait le président avec dédain,

plus il s'échauffait, et il vint un moment où il dit en colère: *Il est plus fort que vous.*

M. Drouyn de Lhuys avait découvert chez le nouveau souverain un art de s'avancer et de s'arrêter qui tranchait avec les anciens errements diplomatiques. Il jugeait vieille la politique des deux anciens ministres et jeune celle du futur empereur; il sortit étonné lui-même de la phrase qu'il avait prononcée. Ayant trouvé un de ses amis sur son chemin, il lui raconta ce qui précède, en lui disant: Je vous appellerai en témoignage, si l'on doute un jour de ma clairvoyance au sujet du prince président.

Dans les commencements du règne, on était avide de pénétrer celui que l'on croyait et que l'on croit encore impénétrable. Un ancien député, que l'empereur avait su distinguer à l'Assemblée constituante et auquel il eût la bonne grâce d'envoyer depuis, de son propre mouvement, la croix d'honneur, avait obtenu une audience du Président. Il avait promis à une tierce personne de lui traduire avec fidélité son impression. Cette personne court chez lui le lendemain. "Le prince s'est épanché avec moi avec tant d'abandon, dit-il au curieux désappointé, que, sans qu'il m'ait demandé le secret, en conscience je le lui dois. Je ne puis rien vous dire.

Un colonel suisse (M. Hubert Saladin), qui fréquentait les salons de la reine Hortense à Arenenberg, avait coutume d'entrer chez le jeune prince le soir au sortir du salon, où l'on jouait des charades assez souvent. Louis-Napoléon s'enfermait pendant ce temps-là pour travailler. Quand j'arrivais dit le colonel, nous prenions des cigares et nous parlions économie politique surtout. Quand je vais aux